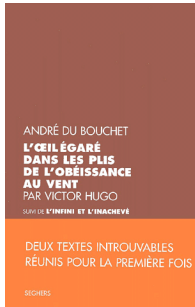


André du Bouchet

L'infini et l'inachevé

in L'œil égaré dans les plis de l'obéissance au vent

(Seghers, 2001)



L'infini et l'inachevé a d'abord été publié en 1951 dans la revue *Critique*, à l'occasion de la publication par Henri Guillemin, sous le titre *Pierres* (Éditions du Milieu du Monde, 1951), de fragments inédits de Victor Hugo, qui avaient écartés d'un précédent recueil de fragments (*Océan*, Albin Michel, 1942).

(...) Le fragment touche chez lui à quelque chose d'essentiel. Il semble que cette hantise de l'infini, de l'ininterrompu, qui marque si fortement son œuvre, doive toujours aboutir, par une dialectique étrange, à précipiter une sorte d'interruption perpétuelle. Le désir immense de l'éternel, du continu, ne peut se satisfaire qu'en englobant son contraire. Il devient immense solution de continuité. Cette brusque mutation passe souvent inaperçue à la lecture : elle est pourtant à la source d'un certain sentiment vertigineux inhérent à l'œuvre de Hugo en général. L'infini, devenant l'inachevé, se disloque brutalement en éclats. Ses textes avancent par secousses, vont de l'avant en franchissant des séries de coupures auxquelles rien ne prépare, des dénivellations brusques, des désastres inattendus déjà consommés, des failles qui sont comme les marges mêmes de ce mouvement d'expansion, de cette diffusion vague, qui, en effet, pourrait être interminable, à laquelle Hugo commence toujours par s'abandonner. L'infini interrompu se contacte et se ferme sur une réalité d'une précision hallucinatoire... « linéaments » diffus, « griffes » éparses qui soudain se resserrent et s'abattent. Il y a là un va-et-vient assez inexorable dont on ne se lasse pas et qui n'appartient qu'à Hugo. Voyez la liste, dans *Pierres*, où il passe en revue toute cette cavalerie de mots fourbus alignés comme des rimes : « étonnant, extraordinaire, surprenant, surhumain, inouï, formidable, colossal, difforme, effaré, frissonnant... ». Après quoi, par exemple, « les petites fleurettes vertes du papier nankin arrivaient avec calme et ordre jusqu'à ces barreaux de fer, sans que ce contact funèbre les effarouchât et les fît tourbillonner » (*Les Misérables*). L'ineffable se resserrant jusqu'à trouver sa substance, à donner prise aux mots, se faisant aussi infinitésimal que les mots ou que cette anse en bordure de l'océan, « où l'on apercevait... quelques grosses coques démantées et sabordées, dressant au-dessus de leur bordage troué de claires-voies les pointes courbes de leur membrure dénudée, assez semblables à des scarabées morts couchés sur le dos, pattes en l'air » (*Les Travailleurs de la mer*). Les phrases de Hugo chavirent de la sorte entre une étendue que les mots n'arrivent pas à étreindre, où ils croulent en débordements d'adjectifs battant de l'aile dans le vide, et ces fragments, à leur échelle, où ils arrivent à se poser avec une précision sauvage. Les parties fermes se trouvent ainsi éparses dans tout ce qu'il sait devoir échapper aux mots et dont, pour sa part, il ne craint jamais de trop parler. (...)